

## Préface du “*Tartuffe*” de Molière

**Le Journaliste :**

Huit jours après que *Le Tartuffe* eut été défendue, on représenta, devant la cour, une pièce intitulée *Scaramouche ermite* ; et le Roi, en sortant, dit au Prince de Condé : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si forts de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche* ? »

À quoi le Prince répondit : « La raison de cela, c’est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point, mais celle de Molière les joue eux-mêmes ; c’est ce qu’ils ne peuvent souffrir. »

Jean-Baptiste Poquelin, bonsoir !

**J. B Poquelin :**

Bonsoir !

**Le Journaliste :**

Alors comment expliquer que cette pièce déclenche autant de passion ?

**J. B Poquelin :**

Vous savez à ce stade-là, ce n’est plus de la passion, c’est...c’est (je ne sais pas...), une grande déferlante... Heu ! Une croisade contre mon *Tartuffe*... en tout cas le Prince de Condé cerne bien les gens qui pourraient se reconnaître dans le héros de ma pièce.

**Le Journaliste :**

Pensez-vous avec cette pièce, cibler une catégorie de gens qui apparaissent finalement INTOUCHABLES... ?

**J. B Poquelin :**

Disons que jusqu’à présent, que ce soient les Marquis, les Princes, les Cocus ou encore les Médecins..., ils ont fait semblant de se divertir avec tout le monde des peintures que l’on a faites d’eux ; mais les hypocrites n’ont point entendu raillerie (c’est ce qui me fait penser qu’ils sont en France très puissants, **plus puissants** même que ceux que je viens de citer).

Ils se sont donc effarouchés d’abord et ont trouvé étrange la hardiesse de jouer leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d’honnêtes gens se mêlent.

**Le Journaliste :**

Dans une interview, j’ai lu qu’ils trouvent que *Le Tartuffe* est une pièce qui offense la piété...

**J. B Poquelin :**

Mais bien sûr, elle est d’un bout à l’autre pleine d’abominations et l’on n’y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes mêmes y sont criminels...

Non sérieusement... J’ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, à la censure de tout le monde..., les corrections que j’y ai pu faire, le jugement du Roi et de la Reine, qui l’ont vue, l’approbation des grands Princes et de messieurs les ministres, qui l’ont honorées publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l’ont trouvée profitable, tout cela

n'a servi à rien, et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, cache pour eux des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage.

**Le Journaliste :**

Et vous avez beau vous justifier...

**J. B Poquelin :**

Mais je n'ai pas à me justifier... Je sais à quoi m'en tenir en tant qu'écrivain... la règle des trois unités... ce que l'on peut ou non dire... J'ai suivi le parcours normal (bien qu'imposé) avant d'avoir envisager la distribution des rôles dans l'optique de représentations.

**Le Journaliste :**

Ce que je voulais dire c'est qu'ils continuent toujours leur travail de sape ?

**J. B Poquelin :**

Tous les jours ils font crier des Zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement (bien sûr !) ... et me damnent par charité...

Sincèrement je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, s'ils n'étaient pas actuellement en train de me faire des ennemis.

C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier (si je le dois) sur la conduite de ma comédie.

Si l'on prend peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra qu'elle ne tend nullement à se moquer des choses que l'on doit révéler. J'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne dit pas un mot, ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose. Je sais bien que pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est pas au théâtre à parler de ces matières...

**Le Journaliste :**

Ah oui !... Et que trouvent-ils pour justifier cette belle maxime ?

**J. B Poquelin :**

Oh ! Vous savez, ils demeurent au stade de la supposition qu'ils ne peuvent prouver en aucune façon...

**Le Journaliste :**

Enfin !! Ça me paraît tellement énorme ! Il ne serait pourtant pas difficile de leur faire voir que la comédie a pris son origine de la religion, et qu'elle faisait partie intégrante de ses propres mystères.

**J. B Poquelin :**

Naturellement... Les exemples ne manquent pas pour leur prouver le mal fondé de leurs pensées...

Les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère une fête où la comédie ne soit pas mêlée. Et même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie... alors je vais faire un petit cours d'histoire, mais bon ! si c'est nécessaire...

Donc, La confrérie de la passion, fondée en 1402, entre parenthèses à qui appartient l'hôtel de Bourgogne, fut fondée pour y représenter les plus importants mystères de notre foi.

**Le Journaliste :**

Très bel endroit où l'on a joué des pièces saintes de Monsieur de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

**J. B Poquelin :**

Entre autres...

Alors tâchons d'être logiques avec nous-mêmes : Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas pour quelle raison certains vices seraient privilégiés...

Mais apparemment, je l'ai déjà dit, celui-ci est, dans l'Etat, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres ; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire ; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde.

**Le Journaliste :**

Bien ! alors, je vais me faire l'avocat du diable...

Ce que l'on reproche à votre pièce, ce sont les termes de pitié dans la bouche de l'imposteur...

**J. B Poquelin :**

Oui mais est-ce que je peux m'en empêcher pour bien représenter le caractère d'un hypocrite ?

**Le Journaliste :**

Il y a surtout ce passage dans l'acte IV... où votre Tartuffe débite une morale pernicieuse...

**J. B Poquelin :**

Mais attendez ! Est-ce que... Voilà ! Est-ce que l'on peut craindre que des choses qui sont généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits à partir du moment où ces choses sont représentées sur une scène de théâtre ? Que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre ? Qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Je crois en toute sincérité que ma pièce ne dit rien de plus que ce que l'on a déjà pu dire sur le sujet...

**Le Journaliste :**

Donc il faut ou bien approuver la comédie du *Tartuffe*, ou bien condamner généralement toutes les comédies ?

**J. B Poquelin :**

Personnellement, je crois qu'il y a en ce moment une tendance furieuse à se déchaîner contre le théâtre en général ; même si ma pièce bat tous les records...

**Le Journaliste :**

Mais ce qui doit vous faire plaisir tout de même, c'est qu'il y a malgré tout des Pères de l'Eglise qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ils ont pris la comédie différemment.

**J. B Poquelin :**

Absolument ! Et si je puis me permettre, je vais rebondir sur le mot « comédie » que vous venez de citer.

**Le Journaliste :**

Rebondissez ! Rebondissez !

**J. B Poquelin :**

Ce qui est intéressant, c'est de pouvoir discourir de choses et non pas des mots et que la plupart des contrariétés viennent de ne pas s'entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la COMEDIE en soi, pour voir si elle est condamnable...

**Le Journaliste :**

Dans ce cas, il faut condamner les plus grands philosophes de l'Antiquité qui faisaient profession d'une sagesse austère et criaient sans cesse après les vices de leurs siècles, grâce à la comédie.

**J. B Poquelin :**

Il n'y a qu'à voir les ruines de leurs théâtres pour se faire une idée de la place que celle-ci occupait dans leur société...

**Le Journaliste :**

Aristote a consacré des veilles au théâtre ; d'autres n'ont pas dédaigné réciter en public celles qu'ils avaient composées. La Grèce a fait pour cet art éclater son estime par des prix glorieux et comme vous venez de le dire par de somptueux théâtres...

Et il en sera de même pour Rome... Je ne parle pas de la Rome débauchée, où la comédie s'est corrompue, mais dans la Rome disciplinée, au temps de la vigueur de la vertu romaine.

**J. B Poquelin :**

Je suis désolé, mais je vais devoir rebondir encore sur ce que vous venez de dire...

**Le Journaliste :**

À force vous allez me gêner...

**J. B Poquelin :**

Je vous promets que c'est la dernière fois...

Donc, qu'est-ce que dans le monde, on ne corrompt pas tous les jours ?

Il n'y a rien dans le monde qui ne puisse être "sali" par les hommes ; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages.

Exemple : La médecine est un art profitable et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes.

La philosophie est un présent du ciel, donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on n'ignore

pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété.

Les choses, même les plus saintes ne sont pas protégées de la corruption des hommes ; des scélérats, tous les jours abusent de la piété et la font servir méchamment aux crimes les plus grands.

Mais on n'enveloppe pas dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs...

On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art. Et comme on ne s'avise pas de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit pas non plus vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains temps...

**Le Journaliste :**

Avant de poursuivre sur la censure, je vais lire un extrait de votre pièce, qui je le rappelle a dû être retirée de l'affiche du Théâtre de la Colline...

C'est ..... qui parle dans l'acte I... Cléane étant le beau-frère d'Orgon :

C'est, je crois le propre de l'homme que d'œuvrer pour son propre bien et qui pourtant ne peut s'empêcher d'aller plus loin et le plus loin généralement déforme le plus en moins...

Mais pour revenir à la censure, ne pensez-vous pas que la censure devrait évoluer avec le temps ? Je veux dire par là qu'elle a eu ses raisons, qui ne subsistent pas ici, ou maintenant ?

**J. B Poquelin :**

Tout à fait...La comédie que la censure a eu dessein d'attaquer n'est pas du tout la comédie que nous voulons défendre. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom. Ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est une femme de bien, parce qu'il y a eu une Olympe qui a été une débauchée...

**Le Journaliste :**

Comprenez-vous qu'il y ait des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus attendries par ces sortes de représentations...

**J. B Poquelin :**

Bien sûr mais sincèrement je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête...

J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre Salut, il est certain que la comédie fait partie de ces lieux... et même (je vais plus loin), je ne trouve pas mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais, à supposer, comme il est vrai, que les exercices de la piété nécessitent à des moments, des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissements, je soutiens qu'on n'en trouvera pas de plus innocent que la comédie...

**Le Journaliste :**

Je vous remercie Jean-Baptiste Poquelin.

**J. B Poquelin :**

Merci à vous...

**Le Journaliste :**

**Le Journaliste :**

La semaine prochaine, en première partie d'émission, je recevrai un auteur dont le recueil de poésie fait scandale... Heu !!!! Veuillez m'excuser, je me perds dans mes fiches... Ah ! oui...c'est ça, je recevrai Monsieur Charles Baudelaire pour *Les fleurs du mal*

Merci et à la semaine prochaine.

**(jingle de fin)**